

**Le voyage en Chine ou les pièges de la représentation :
“a puppet show [...] preparing some *grand coup de théâtre*”**

Vanessa Alayrac-Fielding - Université Lille 3 Charles-de-Gaulle

En 1792 sous le règne de George III fut envoyée la première ambassade anglaise en Chine conduite par Lord Macartney dans le but d'étendre la sphère d'influence commerciale de l'Angleterre dans ce pays. Cette expédition constitua le premier voyage de découverte de la Chine par les Anglais qui jusqu'alors, n'en connaissaient que le quartier des factoreries à l'extérieur de Canton. Le succès très mitigé de l'ambassade changea la perception de la Chine en Angleterre : les membres de l'expédition Macartney eurent le sentiment que ce séjour leur avait ouvert les yeux sur le vrai visage du pays et que l'image d'une Cathay fastueuse et vertueuse véhiculée en Europe était un leurre, une fabrication, une chinoiserie pourrait-on dire, pour employer une métaphore propre au registre du décor et de l'ornementation. Par chinoiserie, il faut entendre un objet brillant, vernissé ou un décor de surface que le public prend pour chinois, plaisant et fantaisiste, destiné à amuser les sens et qui peut être fabriqué en Chine ou en Europe. On s'attachera à montrer que pour les Anglais de l'ambassade, la réalité de l'empire chinois était tout autre que la représentation brillante et polie de la Chine en Europe. Les récits de voyage de Lord Macartney, de son valet personnel Aeneas Anderson et du secrétaire d'ambassade Sir George Staunton démantelèrent l'image consacrée de la Chine en Europe et en dénoncèrent l'enjolivement et la superficialité.

On commencera par rappeler les raisons qui poussèrent l'Angleterre à envoyer une ambassade. Puis on étudiera le progressif effritement de l'image sage, juste et vertueuse de la Chine dans les récits des membres de l'expédition au fil de leurs aventures. On s'intéressera particulièrement au témoignage de la rencontre avec l'empereur qui dénonce les pièges du décor et des apparences dans lesquels sont tombés les Anglais. On terminera par un recentrage sur l'Angleterre et une étude des conséquences de cette mission en Chine sur la perception de l'identité britannique. La rencontre infructueuse avec la Chine produisit en effet un envers à l'image officielle de l'Angleterre vue comme un grande nation conquérante.

Les raisons d'une ambassade en Chine

Du *Livre des merveilles* de Marco Polo, qui relate les richesses fabuleuses de Cathay, aux richesses morales du pays, la Chine fut une source de fascination permanente malgré quelques voix discordantes, comme celle de Montesquieu. Le dix-huitième siècle fut traversé par une vague sinophile où la Chine servit d'arme et de référence aux philosophes. Dès 1696, l'ouvrage du père Louis Le Comte, *Les nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, s'attache à décrire dans le détail l'empire chinois, tandis qu'en 1691 est publiée la traduction des *Analectes* de Confucius. Mais c'est sans conteste la publication des *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires jésuites et de la *Description de la Chine* par le père Jean-Baptiste du Halde en 1736, véritable encyclopédie sur le pays, ses coutumes et son gouvernement, qui nourrit l'imaginaire européen et fournit des arguments aux

philosophes des deux côtés de la Manche. La beauté des arts et de l'industrie en Chine, le fonctionnement hiérarchisé et discipliné du gouvernement, la piété filiale, les valeurs agraires, la méritocratie par le biais du mandarinat fondé sur les concours contribuaient à donner de la Chine une image noble et sérieuse d'un pays sage, vertueux et policé.

C'est avec l'idée qu'ils allaient à la rencontre d'un empire aussi riche matériellement que philosophiquement que George III et son ministre Henry Dundas décidèrent de dépêcher une mission diplomatique en Chine en 1792, après une première ambassade avortée en 1788 quand l'ambassadeur désigné, Charles Cathcart, mourut de fièvres en cours de route, dans le détroit de la Sonde. L'Angleterre ne cessait d'importer de Chine soieries, thé et porcelaine, rendant sa balance commerciale déficitaire. George III chargea alors le nouvel ambassadeur Lord George Macartney de conduire cette mission pour obtenir des privilèges commerciaux auprès de l'empereur, parmi lesquels l'ouverture de ports autres que Canton, la cession d'une île qui servirait de comptoir où les marchands anglais pourraient être en résidence toute l'année et qui serait ainsi sous juridiction britannique, ainsi que la présence d'un ambassadeur permanent à Pékin pour faciliter la compréhension mutuelle entre les deux peuples.

Avant le départ de cette mission, les Chinois étaient perçus comme un peuple civilisé avec lequel les Anglais pouvaient trouver un terrain d'entente, mais aussi comme un peuple dont il fallait cependant se méfier de la possible hypocrisie. Les Chinois avaient pour eux la civilisation et le raffinement développés depuis des millénaires, ce qui ne pouvait qu'attirer l'esprit de curiosité de l'Angleterre, versée dans les découvertes scientifiques : l'aventure en Chine se voulait aussi une aventure ethnologique. Les Anglais allaient faire l'expérience des us et coutumes chinois, observer, noter et consigner leurs impressions, puis tirer leurs conclusions de leur expérience. L'ambassade devait permettre la rencontre entre un empire distingué et attaché au poids des traditions et une nation moderne en pleine mutation technologique, avide de nouveauté, comme l'explique Aeneas Anderson dans la préface de son récit de voyage :

An embassy to China was a new event in the diplomatic history of this country, and very naturally excited a general curiosity concerning it: for, without considering the great commercial objects it had in view, the universal ignorance which prevailed respecting the interior parts of that empire, and the consequent novelty which must be produced by any authentic history of it, would irresistibly attract the attention of our enlightened country, to the only civilized nation in the world, whose jealous laws forbid the intrusion of other people. (Préface, iii)

Pour réussir la mission et faire rayonner l'Angleterre, il fallait impressionner intellectuellement, scientifiquement et militairement, en montrant à cet empire millénaire, peu enclin au changement, les beautés technologiques des sociétés modernes. Lord Macartney arriva donc en Chine chargé de présents en vue d'éblouir l'empereur chinois. Des télescopes, des pompes à air, des lentilles, une maquette du vaisseau de cent vingt canons, le *Royal Sovereign*, et en particulier un planétaire réglé pour mille ans étaient destinés à démontrer la supériorité astronomique et mécanique des Anglais. Comme le consigne George Staunton dans son journal :

[W]hatever tended to illustrate science, or promote the arts, would give more solid and permanent satisfaction to a prince whose time in life would, naturally, lead him to seek, in every object, the utility of which it was susceptible [...] Specimens of the best British manufactures, and all the late inventions for adding to the conveniences and comforts of social life, might answer the double purpose of gratifying those to whom they were to be presented, and of exciting a more general demand for the purchase of similar articles. (1 : 43)

Sûrs de leur supériorité artisanale et en guise de preuve qu'ils n'avaient plus rien à envier à la porcelaine chinoise et aux artisans de Jingdezhen, les Anglais allèrent jusqu'à faire cadeau de vases fabriqués par Josiah Wedgwood dont les manufactures sur son site d'Etruria dans le Staffordshire produisaient des objets en porcelaine de grande qualité fort prisés. L'ambassade anglaise partait donc confiante et consciente de sa supériorité occidentale. Aux yeux de Lord Macartney, l'Angleterre était la première nation au monde et ses habitants supérieurs aux autres peuples : « the first people of the world – whenever they are out of their country it is acknowledged » (Bodleian, MS Eng. Misc., f. 533, fol. 12). Les Anglais embarquèrent à bord de trois navires : le *Jackall*, le *Lion* et l'*Indostan*. Leur périple les conduisit, à l'aller par voie de mer, de Macao à Canton puis en remontant vers le nord, ils passèrent par Suzhou, Tianjin pour poursuivre par voie de terre leur périple jusqu'à Jehol, où ils rencontrèrent l'empereur, en passant brièvement par Pékin auparavant. Le retour s'effectua depuis Pékin par le grand canal jusqu'à Hangzhou, puis par voie de terre jusqu'à Canton, malgré la réticence des Chinois, ce qui permit aux Anglais de mieux visiter le pays.

Lorsqu'il débarqua en Chine, Macartney fut en admiration devant le paradis « cathaysien » que lui inspirait le paysage et les habitants, si bien que dans son journal, il fut porté à citer le 5 août 1793 quelques vers de *The Tempest* : « I was so much struck with the appearance [of the people there] that I could scarce refrain from crying out with Shakespeare's Miranda in the 'Tempest' : "Oh wonder ! How many goodly creatures are there here ! How beauteous mankind is ! Oh, brave new world That has such people in it !" » (74). Lord Macartney se prit au jeu du pittoresque, d'un décor exotique qui le dépaysait et provoquait son admiration pour ce nouveau monde, pourtant millénaire et lourd du poids des traditions. Cette première phase d'émerveillement et de dépaysement devant l'exotisme s'effaça progressivement pour donner lieu à une deuxième phase de rejet face à une trop grande différence culturelle.

L'effritement de l'image : de la vertu au despotisme

Au fur et à mesure des rencontres avec les dignitaires de l'empire, l'image enchanteresse s'effrita et la sagesse et la tempérance légendaires du pays furent remises en question. Certains mandarins se rendirent en effet indignes du comportement mesuré qui leur était prêté en Europe, par exemple au cours d'une soirée à bord d'un des navires. Le 11 août 1793, Lord Macartney rapporta la venue de mandarins de haut rang à bord de son navire :

During the evening we received many visits from the principal Mandarins of Tientsin and the neighbourhood. They seemed to examine everything belonging to us – our dress, our books, our furniture – with great curiosity and attention;

were very inquisitive, lively, and talkative, and totally void of that composure, gravity and seriousness which we had been taught to believe constituted a part of the Chinese character. (Macartney, 80)

Par ailleurs la justice chinoise sembla arbitraire et injuste aux Anglais, notamment lorsque des fonctionnaires furent sévèrement réprimandés et leurs serviteurs bastonnés à coup de bambous pour avoir livré de la nourriture avariée non par leur faute mais en raison de la forte chaleur qui avait gâté les denrées : « the superintending Mandarins were instantly deprived of their buttons and all their servants bamboozed before we knew anything of the matter. So sudden and summary is the administration of justice here. » (Macartney, 83) L'ambassadeur donna par la suite son opinion sur la nature despotique de l'empire dans ses notes de voyage qui suivent son journal : « The Ministers and Grand Secretaries too are liable to any indignity which the caprice of the Emperor might chance to dictate » (226-27).

Mais c'était surtout l'écart entre l'apparente courtoisie des Chinois et la réalité des intentions de la cour qui inquiétait Lord Macartney car il avait cette intuition que l'envers du plaisant décor était tout autre. En août 1793, celui-ci prit conscience que la visite des Anglais se déroulait strictement sous le contrôle des Chinois. Les Anglais furent en effet accompagnés par deux mandarins, Wang et Chou, tout au long du voyage à partir de Dagu (actuellement Tiensin). Sous l'apparence d'une extrême courtoisie se cachait un redoutable appareil de contrôle.

We have indeed been narrowly watched, and all our customs, habits and proceedings, even of the most trivial nature, observed with an inquisitiveness and jealousy which surpassed all that we had read of in the history of China. But we endeavoured to always put the best face upon everything and to preserve a perfect serenity of countenance upon all occasions. (Macartney, 87-88)

Se mit alors en place un jeu de faux-semblants, la « stiff upper lip » britannique contre l'impassibilité et l'amabilité chinoises, dans ces échanges diplomatiques où affleurent à la surface de la bienséance des tensions et des inquiétudes des deux côtés.

D'une manière générale, l'empereur Kien-Long voyait dans l'ambassade anglaise les marques d'un hommage rendu par l'Angleterre à la nation chinoise : la mission à ses yeux était chargée de remettre des présents au puissant empire de Chine. Macartney fit ainsi semblant de ne pas remarquer que les banderoles accrochées à sa suite faisaient mention de ce rapport de force. Selon Staunton : « care had been taken [...] to write in large Chinese characters upon the flags pendent from the yachts and land carriages of the Embassy, EMBASSADOR BEARING TRIBUTE FROM THE COUNTRY OF ENGLAND » (2: 130). Et Macartney de répondre : « I therefore shut my eyes upon the flags [...] and have made no complaint of it, reserving myself to notice it if a proper opportunity occurs » (88). Macartney choisit ainsi une réaction de façade pour préserver les apparences malgré l'affront qui lui était fait.

L'ambassade ne fut pas reçue par l'empereur à Pékin, mais dans son palais d'été à Jehol en Tartarie. Dans le palais mis à la disposition des Anglais, ces derniers se sentirent mal accueillis et épiés. Aeneas Anderson raconta qu'on ne leur servit

presque rien à manger au dîner, ce qui humilia les membres de l'expédition et était contraire au protocole et à la bienséance :

The emotion of every one attached to the embassy were, I believe, very unpleasant upon the occasion. We not only felt the probability that we might be starved as well as imprisoned; but that the embassy itself was treated with disrespect; and, of course, we felt some alarm, lest the important objects of it would quickly vanish into nothing. We had also our feelings as Britons, and felt the insult, as it appeared to us, which was offered to the crown and dignity of the first nation in the world. (175)

Le comportement des Chinois faisait naître les plus vives inquiétudes quant au succès escompté par cette ambassade : le rêve anglais semblait s'évanouir de jour en jour. Puis vint se greffer l'épineuse question du cérémonial qui demeura l'un des problèmes majeurs de la rencontre entre l'empereur et l'ambassadeur. Macartney ne voulait pas se plier au *kowtow*, triple prosternation à deux genoux durant chacune desquelles le front heurte trois fois le sol¹. Comme l'expliqua Staunton, les Anglais ressentaient le *kowtow* comme la marque d'une soumission totale envers l'empereur. Or ils ne voulaient pas donner l'impression qu'ils arrivaient en vassaux de la Chine: « It is difficult to imagine an exterior mark of more profound humility and submission, or which implies a more intimate consciousness of the omnipotence of that being towards who it is made » (2: 130). Le voyage conduisit les Anglais à réaliser au fur et à mesure un travail de sape de l'image de la Chine comme pays de la sagesse pour en souligner l'injustice, le despotisme et la servilité. Dans la première semaine de janvier 1793, après avoir visité Canton, l'ambassadeur, pourtant optimiste, écrivait déjà dans son *Journal* qu'entrer en contact avec les Chinois allait se révéler une tâche plus difficile qu'il ne l'imaginait :

Now, I am very much mistaken if, by a proper management, we might not gradually and in some few years be able to mould the China trade [...] to the shape that will best suit us. But it would certainly require in us great skill, caution, temper and perseverance, much greater, perhaps, than is reasonable to expect. (Pritchard, 363)

L'audience avec l'empereur ou les pièges de la théâtralisation

L'audience avec l'empereur, point d'orgue de la mission, fut l'exemple le plus frappant pour les membres de l'ambassade d'une stratégie chinoise du trompe-l'œil dont ils furent les dupes. Le 14 septembre 1793, après avoir patiemment attendu une partie de la nuit à Jehol, l'ambassadeur fut reçu sous une tente d'apparat décorée du faste extrême-oriental :

The tapestry, the curtains, the carpets, the lanterns, the fringes, the tassels were disposed with such harmony, the colours so artfully varied, and the light and shades so judiciously managed, that the whole assemblage filled the eye with

¹ Sur le célèbre épisode du *kowtow*, salutation qui pour les Chinois n'avait rien d'humiliant, mais était une formule de politesse protocolaire, voir Earl Pritchard, "The Kowtow in the Macartney Embassy to China in 1795", *The Far Eastern Quarterly* 2.2 (Feb. 1943) : 163-203, et Nigel Cameron, "Kotow : Imperial China and the West in Confrontation", *Orientalism* 1:2 (January 1971) : 44-51

delight, and diffused over the mind a pleasing serenity and repose undisturbed by glitter and affected embellishments. (Macartney, 124)

Lord Macartney semble s'être laissé bercer par le chatoiement des couleurs, le scintillement des lumières et l'harmonie de l'ensemble. Dans le texte, tout semble porter à croire que l'apparition de l'empereur relève d'une véritable mise en scène, destinée à impressionner le public étranger. Le faste du cérémonial correspond au stéréotype de la fastueuse Cathay, étant en cela conforme à ce que les Anglais attendaient d'une grande nation civilisée: « the commanding feature of the ceremony was that calm dignity, that sober pomp of Asiatic greatness, which European refinements have not yet attained » (124). Macartney compare d'ailleurs son audience avec l'empereur à un spectacle de marionnettes qui éblouit les sens. Sa rencontre lui rappelle un spectacle qu'il avait vu étant enfant sur le thème du roi Salomon :

Thus have I seen "King Solomon in all his glory". I use the expression, as the scene recalled perfectly in my memory a puppet show of that name which I recollect to have seen in my childhood, and made so strong an impression of my mind that I thought it a true representation of the highest pitch of human greatness and felicity. (124)

La théâtralité du décor s'accompagne d'une mise en scène. Cet extrait révèle les pièges de la théâtralisation de la rencontre et les talents illusionnistes mis en œuvre par les Chinois pour duper les Anglais. La pompe de la cérémonie impériale est réduite à un spectacle pour enfants, composé de scènes féeriques. Cependant les Anglais ne se rendent pourtant pas compte tout de suite de la supercherie des dorures et des somptueux cadeaux qu'ils reçoivent. Ils continuent à juger des progrès de l'audience avec l'empereur à l'aune des cadeaux qui leur sont faits, comme en témoigne ce commentaire d'Aeneas Anderson :

Mr. Plumb, the interpreter, gave [...] such a favorable account of the general aspect of the negotiation, as to elevate the hopes of every one concerned with the issue of it. [...] This favorable information appeared to be confirmed by a second cargo of presents from his Imperial Majesty. They consisted of large quantities of rich velvets, silks, and satins, with some beautiful Chinese lamps, and rare Porcelain. To these were added a number of callibash boxes of exquisite workmanship, beautifully carved on the outside, and stained with a scarlet color, of the utmost softness and delicacy: the inside of them was black, and shone like Japan. (183-84)

La description abonde en termes laudatifs sur la beauté des textures et la richesse des objets et montre que les membres de l'ambassade se trompent dans leur interprétation des signes et prennent une fois de plus l'apparence pour la réalité, les objets n'étant que des leurres, ainsi que le souligne l'expression « appeared to be ».

Les Anglais furent charmés par ce « vernis » diplomatique puisqu'ils évaluèrent matériellement leur succès : les objets remplacèrent les traités et les mots et firent office de promesses et d'engagement. Cet exotisme de surface ne servit qu'à endormir les Anglais. Ils furent pris au piège d'un miroir aux alouettes impérial resplendissant et envoûtant qui les mit dans un état second peu propre à la négociation, les laissant espérer un heureux dénouement. En même temps, ils

eurent des moments de lucidité lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'étaient pas les bienvenus et que l'empereur souhaitait les voir partir le plus vite possible.

Lord Macartney n'obtint en effet aucun privilège commercial et se rendit compte avec le recul que la magnificence de l'audience avec l'empereur ne signifiait pas pour autant que des avantages économiques seraient accordés à l'Angleterre. Il dénonça ainsi l'illusion de l'audience avec l'empereur, spectacle de marionnettes qui déjoua la vigilance des Anglais, redevenus de grands enfants face à tant de richesses : « a puppet show [...] preparing a grand coup de théâtre » (131). La fin des pourparlers entre la cour et les membres de l'ambassade réservait en effet à ces derniers une désagréable surprise. Une fois l'audience accordée, on dit à l'ambassade qu'il n'y en aurait pas d'autre et on la renvoya à Pékin. Deux semaines plus tard la réponse de l'empereur fut remise à l'ambassadeur, sous la forme du deuxième édit impérial qui mit fin à toutes les espérances. L'empereur ne souhaitait pas voir les Anglais s'attarder plus longtemps sur le sol chinois. Aeneas Anderson raconte l'humiliation ressentie par l'ambassade, sommée de quitter le pays dans les plus brefs délais :

[T]here was no apparent public reason, when the Ambassador was once received, why he should not be permitted to proceed in his negotiation: But, even, if any change had taken place in the mind of the Emperor, or any prejudice arisen against the embassy, from any indiscretion or misconduct in the management of it, which might induce the court of China to put an immediate termination to it; it is wholly irreconcilable to the common rules of political decorum and civility, as well as the principles of justice and humanity, that an Ambassador, of so much consequence as Lord Macartney, should be dismissed, under his peculiar circumstances, without the least ceremony; and be not only ordered to depart without allowing the time necessary to make the common arrangements for his journey, but also refused a respite only of two days to his urgent solicitations. (222)

Lorsque Macartney s'aperçut de la supercherie donnée par l'hypertrophie du décor, la diplomatie de surface, il condamna cette brillance apparente pour dénoncer la sclérose du pays et son immobilisme séculaire en comparant l'état de l'empire à un bateau sur le point de couler, métaphore pertinente en regard de la nation anglaise, première puissance navale d'Europe, qui dominait les mers du globe et se tournait plus que jamais vers la conquête de nouveaux territoires : « the Empire of China is an old, crazy, first-rate Man of War [...] She may perhaps not sink outright, she may drift some time as a wreck, and will then be dashed to pieces on the shore [...] a couple of English frigates would be an overmatch for the [China's] whole naval force » (212; 170).

L'envers de l'image de l'Angleterre : la puissance remise en question

Au terme de la rencontre avec la Chine, l'Angleterre eut une vision dégradée d'elle-même, peu en accord avec le sentiment de puissance qu'elle avait ressenti au moment du départ. En effet, l'image de l'Angleterre s'abîma dans le reflet inversé que lui renvoya le miroir chinois comme le résume amèrement Aeneas Anderson : « In short, we entered Pekin like paupers; we remained in it like prisoners; and we quitted it like vagrants » (222-23).

Au retour de l'expédition Macartney, la sinophobie redoubla de force, tant l'échec était cuisant, les rapports entre l'Angleterre et la Chine restant au *statu quo*. Il est d'ailleurs frappant de constater qu'après le retour de l'ambassade, lors de la publication des gravures du peintre William Alexander, le processus de mythification et de mystification se poursuit malgré le piètre bilan de la mission anglaise. Le frontispice de l'édition relatant l'ambassade de Macartney (Fig. 1) permet de mesurer l'ambition initiale des Anglais en Chine. Dans un décor théâtral, *Britannia* ouvre un rideau qui dévoile un paysage chinois : la Chine s'ouvre ainsi à l'émissaire du roi George III et aux membres de l'ambassade. Un Chinois présente aux Anglais tout le territoire chinois d'un geste ample du bras, où l'on aperçoit un pays prospère sillonné de canaux et de rivières, de pagodes et de moulins, tandis que l'armée de l'empereur, au premier plan, semble prête à offrir ses services aux Anglais. En réalité, la Chine ne leur concéda rien et ne leur accorda aucune faveur. La gravure de William Alexander masque ainsi l'échec de l'entreprise anglaise.

Aux yeux de l'Angleterre qui ne voyait pas de salut en dehors de l'esprit de conquête commerciale ou coloniale, l'attitude protectionniste des Chinois constituait une preuve d'immobilisme nuisible à sa propre progression commerciale. Les Anglais jugèrent les Chinois réfractaires à la modernité, au progrès et à l'innovation, appartenant à un empire immobile, stagnant et rétrograde du fait de cette absence de dynamisme et de mouvement. La Chine devenait donc une nation obscurantiste, refusant de s'ouvrir et d'user de raison dans la nature de ses échanges. Comme l'écrit Alain Peyrefitte : « Le Chinois, penché sur sa glèbe, prisonnier de son mythe indéfiniment célébré à l'identique, vit un âge néolithique invétéré quand l'Occidental des Lumières se sent porté sur les ailes du progrès dont il vient d'inventer la notion » (17)



Figure 1 : *The Earl of Macartney's entrance into China, introduced by a Mandarin.*

George Staunton, *Historical Account of the Embassy to the Emperor of China*, 1797. Frontispiece. (DR)

Dans une telle affaire diplomatique entre la Chine, soucieuse de voir partir les Anglais au plus vite et les Anglais, désireux de rester le plus longtemps possible dans le pays et de finir par s'y implanter, chacun des deux camps déploya des trésors d'ingéniosité pour rassurer, voire endormir la vigilance de son interlocuteur. L'image de l'Angleterre, comme celle de la Chine, sortirent ternies de cette expédition.

L'échec de l'ambassade vint ébranler la superbe des convictions britanniques ; ses membres avaient été éconduits et humiliés alors qu'ils croyaient éblouir les Chinois, mais paradoxalement cette rencontre avec la Chine conduisit aussi à fossiliser le sentiment de supériorité et l'esprit nationaliste de l'Angleterre. Aux yeux des Anglais revenus de l'ambassade, l'image de la Chine en Europe était une chinoiserie, précisément semblable aux paravents peints qu'elle exportait, séduisants et chatoyants mais destinés à masquer et dissimuler une réalité toute autre. Aussi les récits de l'ambassade s'attachèrent-ils à gratter le vernis du paravent, à enlever de l'éclat à la représentation érudite de la Chine pour en dénoncer l'illusion.

Sources

Anderson, Aeneas. *A Narrative of the British Embassy to China in the Years 1792, 1793 and 1794*. London : J. Debrett, 1795.

Macartney, George. *An Embassy to China, Being the Journal Kept by Lord Macartney During his Embassy to the Emperor Ch'ien-lun, 1793-1794*. 1797 (éd. J. L. Cranmer-Byng). London : Longmans, 1962.

Peyrefitte, Alain. « Introduction » in Walter, Xavier. *John Barrow, un Anglais en Chine au XVIIIe siècle*. Paris : Payot, 1994, pp. 7-31.

Pritchard, Earl H. *The Crucial Years of Anglo-Chinese Relations, 1750-1800* (1936). London : Routledge, 2000.

Staunton, George-Leonard. *An Authentic Account of an Embassy from the King of Great-Britain to the Emperor of China*. London : Nicol, 1797.